

d'autant plus sincère et chaleureuse que comme beaucoup d'entre nous, j'avais été offusquée et indignée, en 2012, par les prises de positions abruptes et provocatrices de l'écrivain, alors que, au début des années 2000, j'avais beaucoup lu et apprécié ses romans dépeignant un haut pays corrézien rude et « originel »<sup>1</sup>. Le coup fut rude, et Richard Millet préféra démissionner du Comité de lecture de Gallimard<sup>2</sup>. Depuis, nous étions nombreux à avoir quelque peu abandonné Richard Millet. Volontairement provocateur et, certainement, de façon discutable, essayant, par son pamphlet, de se singulariser, il voulait créer une prise de conscience salutaire : éviter de souscrire à un « catéchisme politiquement correct. »

*Province* serait-il le roman de la réconciliation ? Oui et non, bien sûr. Certes Richard Millet n'abandonne pas et ne renie rien. Le constat tragique reste le même, tout aussi poignant, tout aussi pessimiste. La langue, comme la civilisation continuent de se dégrader. Notre civilisation chrétienne subit une rude concurrence. On peut regretter « la fin de l'humanisme donc de la littérature ». En somme, dit-il, c'est un état des lieux qui pourrait être fait par des écrivains « non fatalement de gauche ». Néanmoins, ce constat négatif reste, mais moins violent, plus « ouvert ». Le propos de Richard Millet devient moins binaire. Les références directes à des causes sociologiques, par exemple « l'immigration de masse », toujours dérangement, sont équilibrées par des termes plus franchement humanistes, comme la belle expression de « la communauté humaine », ou encore cette réflexion : « nous sommes nous-mêmes, désespérément, mais avec honnêteté. » Le désespoir certes mais aussi l'éthique, l'honnêteté de l'Homme de nos « humanités ».

1. — *Cahiers Robert Margerit* n° VII, 2003, Richard Millet, un écrivain de notre temps, *La Gloire des Pythre, Le Renard dans le nom*.

— *Cahiers Robert Margerit* n° VIII, 2004, *Ma vie parmi les ombres, Fenêtre au crépuscule*. Et l'on se souvient encore qu'il avait été accueilli au Centre culturel Robert Margerit d'Isle le 22 mars 2004.

2. Article de Roger Kenette, *Cahiers Robert Margerit* n° XVI, décembre 2012.

Au lieu d'être en désaccord et en refus, le lecteur reste en profonde empathie. Il partage la souffrance de l'écrivain et ce pessimisme qui exclut à fois l'immédiateté de l'espoir possible et même l'espérance, au sens chrétien du terme. « Nous sommes, à Uxeilles, le reflet de personne et pas même la poussière des enfants de Dieu ». Mais nous sommes aussi dans une « communauté invisible et cependant charnelle », celle d'hommes « qui meurent dignes et inutiles. » L'espoir ressurgit dans le dernier paragraphe du roman, fragile mais superbe, celui de l'homme retrouvant ses origines. « Nous savons aussi que les forêts qui nous cernent ont commencé à marcher vers nous. Nous attendons qu'elles arrivent... Alors nous pourrions enfin connaître, face à face, nos vrais visages. C'est alors que nous commencerons à vivre. »

Ce texte est celui d'une grande lectrice de l'œuvre de Richard Millet mais n'est pas une étude universitaire. Pour une première approche ou une connaissance plus approfondie de l'écrivain, lire : *Richard Millet* dans la collection « Écrivains d'aujourd'hui » aux éditions Léo Scheer.

*Province*, Richard Millet,  
Éditions Léo Scheer, août 2016, 19 €.

Jean-Yves LAURICHESSE  
*Un passant incertain*

Marielle Sassi

Dans un premier temps, achetez le roman de Jean-Yves Laurichesse pour la beauté de sa présentation et la qualité de l'édition : une première de couverture dans une tonalité vert et ocre jaune, avec une « fenêtre » sur une silhouette d'homme, suggéré dans sa marche à travers de hautes

herbes<sup>1</sup>. Ensuite, poursuivez, lisez d'un seul trait *Un passant incertain* et vous serez passionné jusqu'à la dernière phrase du roman.

Il s'agit en fait d'un récit dont on perçoit rapidement à quel point il est imprégné de la vie de l'écrivain lui-même: sa sensibilité, son amour des livres et son goût pour une écriture structurée, belle et « droite ». J'aimerais choisir, pour la définir, le terme de classique mais je sais que Jean-Yves Laurichesse le trouverait trop convenu. Et pourtant, il s'applique parfaitement à l'écriture de celui qui ne cherche pas à détricoter la langue au profit d'une éventuelle modernité. Sa phrase est épurée et élégante, ce qui devient rare dans l'abondance de la production actuelle.

Si la langue vous séduit, laissez-vous aussi porter par un déroulement de récit plein d'imprévus dans lequel « la vérité ne se dévoile que peu à peu » (page 73). Un récit « façon polar » mais avec une belle originalité.

Pour ma part, je suis aussi sensible à une touche de nostalgie induite par le temps qui passe. Sa place y est même essentielle puisque protagoniste à part entière dans le déroulement des événements. Avec, en cadeau, la littérature: l'écrivain et son double, Paul Monestier, se fondent dans une fiction-réalité, « une littérature sublime et cruelle dont ils partagent le goût ». Là encore, il faudrait employer le terme actuel d'« écriture en abyme », tant est intéressant cet emboîtement de deux, voire trois écrivains. Dans ce jeu de miroirs et d'alternance entre réalité vraie et réalité fictionnelle se découvre le véritable écrivain, Jean-Yves Laurichesse, celui qui a porté son projet d'écriture depuis les premières lueurs de l'inspiration, se sentant peu à peu devenir « possesseur du Passant incertain ».

En bref, un beau roman qui dépeint parfaitement la création littéraire, sans bien sûr la théoriser. Les passages

1. Photographie de Guillaume Amat/Signatures.

descriptifs sont sobres, empreints d'une nostalgie légère et poétique. Elle enveloppe toute chose et confie au lecteur le soin de devenir l'héritier de ce passant « incertain » qui assure la pérennité de la littérature, sans être sûr d'y réussir.

*Un passant incertain*, Jean-Yves Laurichesse,  
Éditions Le temps qu'il fait, 2017, 18 €

Jacques ROUSSILLAT  
*Maria Van Rysselberghe,  
la Petite Dame d'André Gide*

Bernard Sassi

Les lecteurs des *Cahiers Robert Margerit* connaissent bien Jacques Roussillat, auteur de la seule biographie de Marcel Jouhandeau, *Le Diable de Chaminadour*<sup>1</sup> et de l'incontournable (ô, combien instructive) édition de la correspondance Jouhandeau-Paulhan<sup>2</sup>. Et l'on se souvient de la magistrale étude que Roger Kenette a faite de ce dernier ouvrage dans le *Cahier Robert Margerit* n° XVI de décembre 2012. (Comment dire à Roger Kenette que ses chroniques littéraires nous manquent ?) Médecin, né guéretois dans une famille nourrie de littérature et d'édition (Les Presses du Massif central, fondées en 1930 sous forme coopérative par son père avec d'autres instituteurs, entre autres), il a fait de l'écriture son violon d'Ingres, avec un penchant pour la biographie, qui est nourriture terrestre. Sa petite dame d'André Gide attendait de sortir de l'ombre. Elle surprendra bien des lecteurs; agréablement.

*Maria Van Rysselberghe, la Petite Dame d'André Gide*,  
Jacques Roussillat,  
Éditions Pierre-Guillaume de Roux, Paris, 2017, 24,50 €

1. Bertillat, 2002.  
2. Gallimard, 2012.